

## Cérémonie à l'occasion de la Journée nationale des mémoires de la traite, de l'esclavage et de leurs abolitions

Jardin du Luxembourg – Sénat, vendredi 10 mai 2024

Texte lu à deux voix par Pierre-Yves Bocquet, directeur adjoint de la FME et Lauren Lolo, journaliste

Marron, Marronner, Marronnage. Ces mots racontent une histoire de plusieurs siècles : celle des résistances à l'esclavage dans les colonies françaises des Amériques et de l'Océan Indien. Ils portent le souvenir de la lutte de ces femmes et de ces hommes qui ont tout risqué pour se libérer. Aujourd'hui, nous nous souvenons de leurs combats.

Mais le marronnage, qu'est-ce que c'est ?

Chez les Arawaks, le peuple qui habitait les Antilles avant l'arrivée des Européens, le mot « Cimarron » désignait un animal ou une plante retournée à l'état sauvage. Et c'est ce mot-là que les Espagnols d'abord, et les Français ensuite, ont utilisé dans leurs colonies pour parler des esclaves en fuite.

Dès qu'il y a eu de l'esclavage, il y a eu du marronnage. Marronner était souvent l'affaire de quelques heures, ou de quelques jours, pour échapper à une punition, s'épargner un travail éreintant, aller voir un parent... Mais pour certains, le marronnage était une fuite sans retour, vers des communautés cachées dans les montagnes et les forêts de ces colonies.

A La Réunion, on appelait ces communautés « le Royaume de l'intérieur », parce que les marrons y vivaient en secret à l'intérieur de l'île. Aujourd'hui, on s'en souvient encore. Là-bas, les noms de lieux comme les récits oraux ont conservé les noms des anciens chefs marrons et de leurs compagnes : Anchaing et Heva, Cimendef et Raharianne, Laverdure et Sarlave, ou encore Dimitile...

En 1844, alors que l'esclavage existe toujours à La Réunion, l'écrivain local Louis-Thimagène HOUAT publie le roman *Les Marrons*.

Écoutons-le prêter sa voix à l'un d'entre eux :

« Ah ! frères, on n'est pas seulement le bœuf qui traîne la charrette...

Malgré tout, il vous reste encore, quoique esclave, un sentiment, un instinct d'homme... Et cet instinct s'est réveillé chez moi avec un redoublement de cris que je ne puis rendre, mais que chaque coup de la lutte n'a fait qu'augmenter... Et voilà qu'au lieu de m'être assoupli,

dompté, je suis devenu un véritable caïman ! Mon cœur s'est repu de tant d'aversion pour l'esclavage, et de tant de haine contre la race des maîtres, que maintenant j'en regorge au point, frères, d'être capable même de me venger lâchement !... »

Marronner, c'est risquer sa vie. Le Code Noir punit de mort la récidive. Car le marron menace l'ordre colonial, d'abord par son existence ; et plus encore quand il s'en prend au pouvoir.

Au milieu du 18<sup>ème</sup> siècle, dans la colonie française de Saint-Domingue – aujourd'hui Haïti – le marron Makandal a défié les colons pendant plusieurs années. Arrêté et exécuté en 1759, il est devenu un personnage mythique, qui continue d'inspirer les artistes.

En 1967, le grand poète haïtien René DEPESTRE célèbre sa mémoire dans cette *Ode à Makandal*, extraite de son recueil *Un arc-en-ciel pour l'Occident chrétien* :

« Makandal le manchot de son seul bras marronnant le pouvoir des Blancs  
Marronnant leurs puits d'eau potable à grands coups de poison violent  
Marronnant leurs champs de canne à sucre à grands coups d'incendie  
Marronnant leur religion à grands coups de vaudou  
Makandal entre les nègres de son temps le premier volcan à donner son adhésion  
À tout ce qui conspire contre le colon blanc :  
Lui Makandal le feu capable de tout »

En Amérique du Sud, sur le plateau des Guyanes, des communautés de marrons se sont formées dès le 17<sup>ème</sup> siècle. Les fugitifs ont été aidés par les peuples amérindiens, qui eux aussi résistaient au pouvoir colonial. A leur contact, les Africains en fuite ont appris à vivre dans la forêt amazonienne, regroupés autour de leurs chefs qui avaient pour nom Gabriel, Pompée, Linval. En 1748, un camp de 72 marrons, hommes, femmes, enfants, existait dans la région de la Montagne-Plomb, au cœur de la Guyane française.

Les marrons ne se souciaient pas des frontières entre les colonies. Parmi eux, les Bushinigués du Suriname sont passés en Guyane française à la fin du 18<sup>ème</sup> siècle. Aluku/Boni, Dyuka, Saamaka, Matawai, Kwinty, Paamaka, ces peuples font aujourd'hui partie de la diversité de ce territoire, avec leurs langues, leur culture, leur art.

C'est à eux, ainsi qu'à tous les résistants à l'esclavage, que Christiane TAUBIRA rend hommage en 2002 dans son livre *L'esclavage raconté à ma fille*. Dans ce passage, elle rappelle que les femmes, elles aussi, ont participé à ces combats :

« [Des femmes,] il y en avait aux côtés de Makandal, marron de Saint-Domingue, de Boni, prestigieux marron de Guyane, aux côtés de Pompé, marron guyanais, de Gabriel, marron amérindien guyanais, de Fabulé, marron martiniquais, d'Ignace, premier rebelle guadeloupéen. Mais les femmes n'étaient pas seulement aux côtés de ces hommes magnifiques. Elles étaient sur les champs de bataille, dans les états-majors, participant aux combats et aux décisions, autant qu'à l'intendance et au quotidien. »

Aujourd'hui, le souvenir des marrons est enfin célébré partout où ils ont vécu. En Guadeloupe, en Martinique, en Guyane et à La Réunion, des statues célèbrent leur mémoire, des conteurs relatent leurs exploits, des groupes de carnaval exaltent leur mémoire. Il y a

quelques mois, les grandes figures du marronnage français ont été célébrées ici, à Paris, au Panthéon, comme les héros et les héroïnes qu'elles et ils ont été aux temps de l'esclavage, dans deux expositions proposées par la Fondation pour la mémoire de l'esclavage et le Centre des monuments nationaux.

Leur esprit est avec nous aujourd'hui, transmis par les mots des poètes, comme ceux qu'écrivait le guyanais Léon-Gontran DAMAS dans son poème *La torche de résine*.

Écoutons-le pour finir :

« LA TORCHE DE RESINE

portée à bras d'homme  
ouvrant la marche  
dans la nuit du marronnage  
n'a jamais cessé  
à dire  
vrai  
d'être  
ce flambeau  
transmis d'âge en âge  
et que chacun  
se fit fort de rallumer  
en souvenir de tant et tant de souvenirs. »